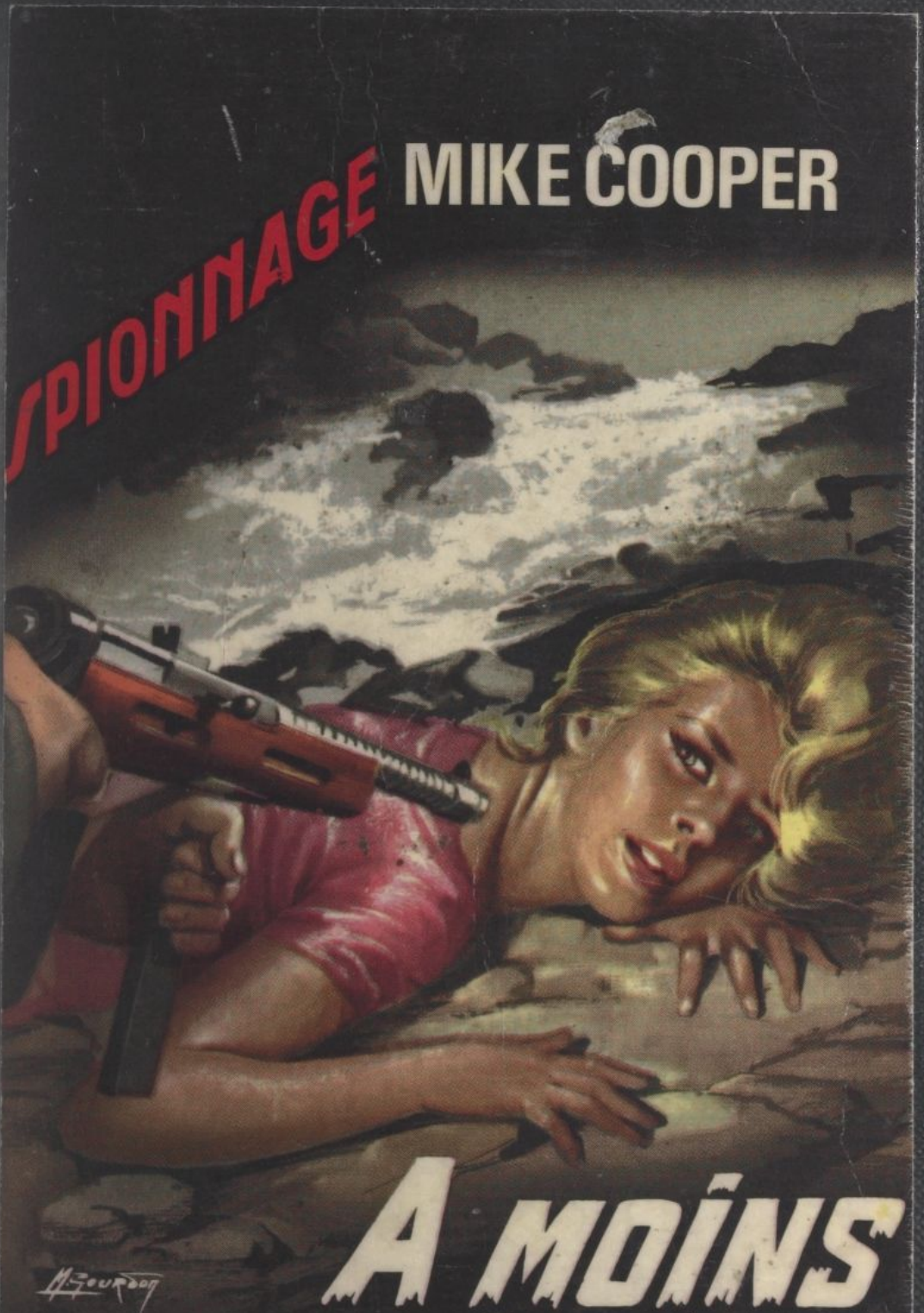
SPIONNAGE

MIKE COOPER



A MOINS d'un MIRACLE

Editions "FLEUVE NOIR"

A MOINS D'UN MIRACLE

687
6/72

160y2
10716
(448)

JL - 5 9 1994 - 12249

DU MEME AUTEUR
Aux éditions Fleuve Noir

dans la collection « Espionnage » :

Mission cauchemar.
Intensité n° 6.
Passeport pour la haine.

dans la collection « Spécial-Police » :

La clef de l'enfer.
Les pourvoyeurs de bourreau.

aux Presses de la Cité
Collection Espionnage :

Guerre n° 3.
Super consternation.
Le trou des damnés.
L'Agent ne fait pas le bonheur.
Occupe-toi d'Adélie.
Jusqu'en enfer.
La peau d'un autre.

Mike COOPER

A MOINS D'UN MIRACLE

ROMAN D'ESPIONNAGE

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel - PARIS XIII[e]

© 1964 « Editions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

« Point n'est besoin d'espérer
pour entreprendre, ni de réussir
[pour persévérer. »

Guillaume d'Orange.

I

Ils étaient deux à l'avant de la Volga noire qui avançait à bonne allure sur l'autoroute Dimitrovski reliant Moscou au centre nucléaire de Doubno. La nuit claire et froide avait amené le gel et le verglas.

— Veux-tu que je ralentisse ? demanda Souvarov qui tenait le volant.

— Tant qu'on ne freine pas il n'y a pas de danger, se contenta de répondre Ouborévitch.

Ouborévitch se moquait bien du danger. Cette nuit était sa dernière nuit. Il le savait.

C'était aussi la dernière nuit de Souvarov. Mais celui-ci ignorait ce détail.

Ouborévitch abaissa les yeux sur le cadran lumineux de son bracelet-montre : onze heures moins dix. Il lui restait environ un quart d'heure à vivre. Juste le temps de faire un dernier retour en arrière, de revoir

les événements qui lui avaient imposé cette idée de double suicide.

« Double suicide. » Ouborévitch estimait que cette formule reflétait mieux la réalité que l'étiquette classique « suicide et meurtre ». Pour lui, tuer Souvarov et se tuer revenait au même. Depuis dix-sept ans, Souvarov jouait le double d'Ouborévitch. A tel point que les deux hommes avaient même dû échanger leurs identités...

Tout avait commencé à la fin de la guerre.

Celui qui répondait maintenant au nom d'Ouborévitch s'appelait à l'époque Serge Serguéiévich Souvarov. Fait prisonnier par les nazis à Stalingrad, il s'était lié avec un compatriote à la suite d'un stupide incident : un des gardiens les ayant pris l'un pour l'autre, Souvarov avait été accusé de resquiller une portion de soupe aux orties. L'affaire éclaircie, les deux hommes s'étaient aperçus qu'ils se ressemblaient, non comme des sosies, mais comme des frères. Seules, leurs intelligences différaient : l'un était un brillant mathématicien, extraordinairement précoce pour son âge tandis que l'autre ne pouvait honnêtement se vanter que de posséder un solide bon sens, sans plus.

A la fin de la guerre, les Américains avaient tenté de s'emparer du jeune savant. Ils s'étaient retrouvés avec son double, lequel résolvait avec beaucoup de peine une division à trois chiffres. Après l'enquête, les Yankees libéraient l'homme qui avait pris l'heureuse initiative de ne faire aucun commentaire.

Le G.R.U. n'avait pas eu besoin de plus pour que germe en haut lieu une idée clef : Serge Serguéiévich Souvarov, savant estimé et bientôt estimable, devait être à l'abri des enlèvements et autres désagréments auxquels s'exposent dans le monde moderne les hommes d'exception.

Magdenko, un des cerveaux les plus retors du contre-espionnage soviétique, avait alors soumis à Staline lui-même un plan simple : « Que l'ignare emprunte la personnalité et le nom du savant Souvarov ; que son secrétaire personnel soit le vrai savant dissimulé sous le patronyme de Ouborévitch. Les deux hommes communiqueraient entre eux par radio. Afin que nul ne devine la supercherie, les deux hommes subiraient quelques interventions chirurgicales visant à atténuer leur ressemblance. »

Ainsi fut fait, d'autant plus aisément que les proches des deux hommes avaient été tués pendant la guerre. Tous, sauf un. Mag-

denko lui organisa de main de maître une mort « naturelle ».

Et durant des années, le « savant » et son « secrétaire » avaient vécu comme deux frères. Quand les premiers échanges purent se faire entre les chercheurs de l'Est et ceux de l'Ouest, le scénario de la mystification était au point. Les deux hommes collaient à leur personnage. Le faux savant (soi-disant sourd) portait un appareil acoustique, faisait répéter deux fois la question qu'on lui posait puis feignait de réfléchir longuement. Dans une pièce contiguë, son secrétaire avait suivi le débat grâce à ses lunettes de soi-disant myope, qui lui transmettaient ce que le micro-cravate du « savant » captait. Il dictait dans son propre micro-cravate la bonne réponse que son complice crayonnait puis transmettait à l'auditoire.

Tout aurait pu continuer ainsi si le hasard n'avait jeté Valentina dans la balance.

Valentina. Une belle fille saine, prodigieusement intelligente, passionnée par son métier. Dès le premier regard, elle avait été séduite par le grand Souvarov. Que lui importait sa surdité, cette façon qu'il avait de ne jamais répondre qu'après avoir réfléchi et crayonné ses pensées. Le monde entier reconnaissait Souvarov comme le plus grand

mathématicien de l'ère atomique. Pour Valentina, un tel titre effaçait tout.

Au début, les deux complices s'étaient beaucoup amusés : ils ignoraient Edmond Rostand et cette version moderne de Cyrano de Bergerac leur apparaissait comme une trouvaille inédite. Souvarov travaillait en tenant la main de Valentina. Dans son appareil acoustique, Ouborévitch lui soufflait ses réponses.

L'ambiance commença à se détériorer le jour où Souvarov, faux savant mais authentique amoureux, parla mariage. Ouborévitch s'affola :

— Je ne peux pas passer ma vie à guetter au micro le moment où ta femme te parlera mathématiques.

— Quand Valentina sera ma femme, nous aurons autre chose à faire, répliqua Souvarov.

Ouborévitch s'était tu, sincèrement malheureux. Valentina était si belle et si intelligente.

Il n'avait commencé à souffrir réellement que le soir où Valentina avait avoué à Souvarov qu'elle était avant tout amoureuse de son intelligence.

Ouborévitch avait été secoué par une crise de fou rire. Souvarov intelligent ! C'était bien le postulat le plus inepte que

quiconque eût jamais soutenu... Son rire s'était cassé net, brisé par l'émotion : Ouborévitch venait de comprendre. L'ingénieuse machination de Magdenko qu'il avait acceptée par patriotisme le dépossédait de tout. A quoi lui servait d'être le premier mathématicien du monde ? Extérieurement, il n'était qu'un secrétaire, rien de plus. La femme qu'il aimait s'avouait amoureuse de son intelligence mais cette intelligence il la prêtait à un autre.

Ouborévitch passa trois nuits blanches, puis alla trouver Magdenko.

— Je désire me fiancer. Ai-je le droit de dire à cette jeune fille qui deviendra ma femme que je suis le vrai Souvarov ?

Magdenko tapa sur la table.

— Pas question ! La meilleure manière de garder un secret est de ne pas le confier à âme qui vive. Nous sommes quatre en Union soviétique à savoir quelle valeur vous représentez réellement. C'est plus que suffisant. Je vous ordonne donc le silence. D'autant plus qu'on parle de vous pour le prix Nobel.

Ouborévitch imagina cet idiot de Souvarov, capable de prendre un logarithme pour une maladie infectieuse, rougissant de plaisir en recevant la médaille d'or massif, matérialisation de la suprême récompense. Il

imagina aussi le sourire rayonnant de Valentina admirant sur le visage de l'autre ce qu'il possédait, lui...

— Valentina nous attend à Doubno, dit Souvarov au terme d'un long silence.

— Tu es heureux? interrogea Ouborévitch.

Souvarov éclata d'un grand rire juvénile.

— Autant que toi. Tu aimes tes équations, moi j'aime Valentina. Grâce à moi, tu travailles en paix ; grâce à toi, j'épouse une femme que je n'aurais jamais rencontrée si j'étais resté dans mon kolkhoze natal.

Ouborévitch envia l'esprit simple de son double. Cet imbécile n'imaginait même pas que Valentina l'aimait pour la seule qualité dont il fût totalement dépourvu : l'intelligence.

— Et le prix Nobel, quel effet cela fait-il à un homme comme toi qui ne sait pas faire une division à trois chiffres ?

Souvarov rit encore.

— L'effet d'une bonne blague, sans plus.

Il soulagea doucement l'accélérateur avant d'aborder une large courbe. Quand la Volga eut repris la ligne droite il compléta :

— Pour être sincère, ça me fait plaisir. Presque autant que si je l'avais gagné.

— Je comprends ça, dit Ouborévitch. Les distinctions honorifiques sont agréables parce qu'on les distribue en public... Il doit falloir une dose peu commune de grandeur intérieure pour se contenter d'être le seul à savoir qu'on est un homme bien.

Ouborévitch consulta une nouvelle fois le cadran lumineux de sa montre. Le terme du voyage serait atteint dans cinq minutes.

— Pourquoi as-tu accepté la proposition de Magdenko, il y a dix-sept ans ? interrogea-t-il.

Souvarov haussa les épaules.

— Je me suis dit que la vie serait plus agréable, un point c'est tout.

Ouborévitch serra les dents. Lui avait accepté par patriotisme. « L'intérêt du pays... » avait dit Magdenko. « L'Union soviétique, grâce à des hommes comme vous... »

— C'est marrant que tu me poses la question seulement aujourd'hui, remarqua Souvarov.

Ouborévitch s'abstint de répondre. Le problème n'avait eu aucune importance jusqu'au moment où il avait décidé que la seule issue était la mort. La mort double.

— Si je mourais, insista Ouborévitch, qu'est-ce que tu ferais ?

La question surprit Souvarov. Manifestement, elle ne l'avait jamais effleuré.

— Bah... Je suppose qu'on me donnerait un autre secrétaire dans ton genre. Moins savant, sans doute ; j'en serais quitte en jouant les penseurs fatigués.

Elle ne vaut pas cher, la matière grise, quand on la tire du cerveau des autres ! Ouborévitch se demanda si on lui rendrait son nom quand il serait mort. L'idée de dormir éternellement sous l'étiquette d'un idiot le gênait.

— Passe-moi le volant, décida-t-il.

Souvarov leva le pied lentement à cause du verglas. Avec d'infinies précautions, il rétrograda progressivement en double débrayage. Puis il laissa la Volga mordre sur le bas-côté et s'immobiliser d'elle-même.

Les deux hommes changèrent de place.

— Fais attention, recommanda Souvarov, ça glisse dur.

Ouborévitch eut une réponse dont il fut seul à apprécier la portée.

— Je sais utiliser le verglas...

Il laissa l'aiguille du compteur recouvrir le trait marquant 70 km/h et attendit patiemment d'être arrivé dans la grande courbe bordée d'arbres qu'il connaissait bien. Alors...

Il écrasa le frein. Brutalement.

La voiture se mit à tournoyer comme une toupie.

Souvarov hurla.

Ouborévitch, les dents serrées, accroché au volant qu'il se gardait bien de rétablir, priait intérieurement : « Faites, Dieu, que nous nous broyions sur un des arbres de l'accotement. »

L'énorme semi-remorque surgit dans le pare-brise. Il n'était pas prévu. Ouborévitch, qui avait calculé la mort comme il calculait la trajectoire d'un Vostok, se laissa surprendre par ce facteur imprévu. Avant même que son esprit conscient l'ait commandé, son corps agissait en un réflexe désespéré d'autodéfense.

La Volga s'était miraculeusement remise en ligne droite quand l'avant gauche vint heurter la cabine du poids lourd. Tout se passa alors très vite. Si vite qu'aucun spectateur n'aurait pu décrire honnêtement la succession des faits.

Quand tout se fut immobilisé, le moteur de la Volga fiché en terre avait parcouru trente mètres, la voiture brûlait, deux corps agonisaient sur la route, broyés, après avoir été éjectés de la voiture folle.

Le chauffeur du poids lourd descendit en titubant, constata que l'essieu avant gauche de son véhicule était cassé, s'approcha des

blessés dont les poitrines étaient déjà soulevées spasmodiquement par les râles de l'agonie.

Un kilomètre à peine séparait les lieux de l'accident des premières troupes gardant l'accès du centre nucléaire de Doubno. Le chauffeur se mit en marche d'un pas de somnambule, en quête de secours...

⁂

L'ambulance militaire arriva une demi-heure plus tard. Les blessés respiraient encore. Le gradé responsable examina les moribonds à la lueur d'une torche.

— Il n'est pas frais, diagnostiqua-t-il en se redressant après s'être penché sur le visage d'Ouborévitch. Il n'est pas frais, mais il vit.

Il parcourut les dix mètres séparant les deux accidentés, tandis que ses hommes glissaient une civière sous le corps désarticulé.

La vue du second blessé lui arracha un juron.

— Souvarov !

Qui ne connaissait le visage de l'éminent savant ? Plus exactement, qui ne connaissait le visage qu'on lui avait prêté.

Le responsable se mit à genoux. L'hom-

me avait la boîte crânienne enfoncée, la poitrine écrasée.

— Appelez immédiatement l'hôpital Timiryazev. Dites que Souvarov est grièvement blessé. Qu'ils convoquent les plus éminents praticiens. On ne nous pardonnerait pas d'avoir laissé mourir un mathématicien comme Souvarov.

Avec mille précautions, le corps de Souvarov fut posé sur une civière puis l'ambulance se mit en route.

L'hôpital Timiryazev attendait, sur le pied de guerre.

Les deux civières furent descendues.

— Lequel est Souvarov ? s'enquit le chirurgien-chef sans même prendre le temps d'examiner les blessés.

Le responsable du détachement militaire pointa le doigt.

— Celui-ci.

— Je vous demande ça, précisa le chirurgien, parce que je n'ai qu'un poumon artificiel. Dans de tels accidents, les voies respiratoires du patient sont presque toujours envahies par des caillots qui rendent la trachéotomie obligatoire.

— A votre place, souligna le militaire, je n'hésiterais pas. C'est Souvarov qu'il faut sauver. L'autre n'est que son secrétaire. Sans importance !

Nul ne remarqua les larmes qui glissèrent sous les paupières closes de celui qu'on croyait être Ouborévitch, un secrétaire « sans importance ».

Le malheureux venait de comprendre que même dans la mort on le dépouillerait de lui-même et de tout ce qui avait construit sa raison d'être : son amour des mathématiques et l'extraordinaire compréhension de cette science que le destin lui avait donnée.

II

Et tandis que le plus grand mathématicien de l'ère atomique agonisait dans la salle des urgences de l'hôpital Timiryazev sous l'étiquette anonyme d'Ouborévitch, celui qu'on croyait être Souvarov entrait dans la salle d'opération.

Le commissaire politique arriva alors que le chirurgien ouvrait la gorge de Souvarov, y introduisait un long tube relié à une machine qui allait désormais respirer pour le moribond. Il attendit la fin de l'intervention pour s'entretenir avec le praticien.

Celui-ci énuméra, la voix brisée :

— Enfoncement général de la boîte crânienne, double fracture de la base du crâne avec écoulement de liquide cérébral, pouls filant. A mon avis c'est une question de minutes, d'heures peut-être. A moins d'un miracle.

Le commissaire politique, Youri Skobline

se dandina d'un pied sur l'autre. Il n'avait jamais eu dans son district une aussi grave question à résoudre et il était perplexe.

Valentina entra dans le bureau comme un ouragan.

— J'arrive de Doubno. On m'a informée que Serge Souvarov...

Skobline se leva et se porta vivement à la rencontre de la jeune femme qu'il admirait à plus d'un titre.

— Tout est déjà en œuvre, camarade, pour sauver Serge Souvarov.

Le regard de Valentina l'arrêta net.

— Camarade Skobline, articula-t-elle durement, je vous ai classé dans la catégorie des hommes qui conjuguent leur avenir au conditionnel. Votre « tout » doit être très peu pour moi. Avez-vous téléphoné aux plus éminents professeurs de Moscou ? Non, bien sûr ! Vous désirez la bénédiction préalable du G.R.U. !

Skobline ouvrit la bouche pour tenter de se justifier mais Valentina balaya d'un geste agacé les protestations à venir :

— Que ce soit vous ou moi, l'un de nous deux doit téléphoner pour appeler à l'aide. Souvarov n'est pas seulement un corps. Sauver son corps ne veut rien dire si on ne sauve pas son intelligence. Je vous considère responsable. Si Souvarov meurt, si nous le